

Mais n'te promène donc pas toute nue à Osaka...

par André Lavoie

D'après les rumeurs et aussi les «dires» de Robert Lepage qui semble bien informé, ça *swingait* fort au pavillon du Québec de l'exposition universelle d'Osaka en 1970. Certains se souviennent peut-être du «scandale» causé par les mini-jupes des hôtes «canadiennes», un costume qui avait froissé la susceptibilité des hôtes japonais qui n'en revenaient pas devant tant de relâchement. C'est à l'intérieur des toilettes de la discothèque du Pavillon que se réfugie Sophie (Anne-Marie Cadieux), une comédienne quelconque qui venait de jouer sa dernière représentation d'une pièce de Feydeau, mise en scène par un Français pour représenter fièrement le Canada... Après une aventure avec un diplomate de l'ambassade, une course folle pour éviter un membre de la troupe tombé amoureux d'elle, totalement paniquée à l'idée d'être enceinte de René et celle de décevoir son amoureux Michel (vous me suivez toujours?), Sophie partage un petit joint — bien mérité! — avec deux hôtes du pavillon. Celles-ci, en plus d'être habillées de la même façon, sont jumelles et discutent devant deux immenses miroirs. La nouvelle du jour, c'est bien sûr l'application de la loi des mesures de guerre, Montréal sans dessus dessous avec l'arrivée bruyante de l'Armée, les arrestations en série, etc. Sophie n'était pas au courant; les jumelles en profitent pour lui faire un bref compte rendu, entre deux «inhalations» et deux moments d'euphorie, leur image semblant se multiplier à l'infini. Elle quitte les toilettes tout aussi fébrile qu'à son arrivée, sous les rires insouciantes des deux hôtes.

Voilà qui illustre parfaitement le savant dosage comique et dramatique que le cinéaste cherche à installer dans **Nô**, son troisième film. Effets de mise en scène, informations cruciales pour le personnage principal livrées sur un ton badin alors que, comme

on dit, «l'heure est grave», cette petite scène apparaît comme le reflet assez juste de ce film séduisant, rigolo et bien ficelé. Excroissance de la création *les Sept Branches de la rivière Ota* où l'Orient et l'Occident se croisaient, où la destinée de plusieurs personnages s'entremêlaient, **Nô** concentre son regard sur Sophie et suit ses pérégrinations japonaises. Celles-ci sont entrecoupées de quelques incursions à Montréal où personne ne semble avoir le cœur à la fête. Son copain Michel (Alexis Martin) a le malheur de fréquenter quelques felquistes enragés mais néophytes dans l'art de la révolution armée et ils débarquent chez lui sans crier gare pour fabriquer une bombe artisanale qui ne sautera pas au bon moment... **Nô** se balade donc entre un Japon — presque entièrement reconstitué à Québec!!! — en effervescence et un Québec en ébullition, entre des Québécois «en exil» qui vivent le choc des cultures et des Montréalais en colère qui se préparent pour le matin du grand soir.

Même si l'époque est parfaitement circonscrite, celle des années 70 avec ses modes outrancières et son radicalisme idéologique, difficile de dégager un thème dominant, impossible de réduire le film à un brûlot politique ou même à une «œuvre historique». **Nô** tente plutôt de ridiculiser les tics de ces années euphorisantes, égratigne au passage le colonialisme culturel du Québec d'alors et évoque le magnétisme de l'Orient, particulièrement du Japon, sur des Occidentaux superficiels et quelque peu dépassés par les événements. Bien sûr, le titre du film tente, pas très subtilement, d'évoquer cette rencontre de choc (**Nô** pour ce type de théâtre japonais et «no» pour le non sans équivoque de bien des Québécois le soir du référendum du 20 mai 1980) mais les multiples clins d'œil amusants et le prétexte anecdotique — des comédiens montréalais jouant un Feydeau au Japon dans le but de promouvoir la culture canadienne — prend largement le dessus.

En fait, colonialisme culturel ou pas, l'esprit de Georges Feydeau plane sur ce film, le «contamine» d'une certaine façon, nous offrant ainsi bon nombre de scènes hilarantes où les personnages semblent toujours au bord de l'hystérie. Les maris volages, les filles aux mœurs légères, les snobinards qui étalent le peu de culture qu'ils possèdent et les amoureux transis se croisent, se fuient et se courent après dans plusieurs numéros de haute voltige, où comme dans *la Puce à l'oreille*, *Mais n'te promène donc pas toute nue* et *On purge bébé*, les portes claquent et les esprits s'échauffent. Moins fébriles et plus appuyées sont les scènes se déroulant à Montréal, tournées en noir en blanc, où les guérilleros de pacotille